



**HAL**  
open science

## La Côte d'Azur, jalon majeur de l'histoire du tourisme

Jean-Christophe Gay

► **To cite this version:**

Jean-Christophe Gay. La Côte d'Azur, jalon majeur de l'histoire du tourisme. Coëffé V. Le tourisme, de nouvelles manières d'habiter le monde, Ellipses, 2017, 978-2-340-02126-6. halshs-03585168

**HAL Id: halshs-03585168**

**<https://shs.hal.science/halshs-03585168v1>**

Submitted on 23 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Côte d'Azur, jalon majeur de l'histoire du tourisme

Jean-Christophe Gay  
Université Nice Sophia Antipolis

Nice et la Côte d'Azur occupent une place toute particulière dans la diffusion des lieux et des pratiques touristiques, puisque c'est ici que naît l'hivernage et s'invente une nouvelle forme urbaine, la "ville d'hiver" avec ses hivernants à la recherche de confort et de vigueur sous un ciel d'azur. Jouissant d'une renommée durable, il s'agit aujourd'hui d'une des plus célèbres régions touristiques du monde, avec ses 11 millions de touristes par an, ses 70 millions de nuitées touristiques<sup>1</sup>, ses événements mondialement connus (festival de Cannes, carnaval de Nice, grand prix de formule 1 de Monaco...) ou ses paysages littoraux célébrés (baie des Anges, la Croisette, promenade des Anglais, port de Saint-Tropez...).

### Le moment de lieu niçois et azuréen

Nice est emblématique à la fois d'une pratique (la villégiature hivernale), dans une quête du bien-être ou du mieux-être, et d'un nouveau type de lieu, cosmopolite à dominante anglaise, seulement quelques décennies après l'apparition du tourisme en Angleterre, par l'émergence des stations thermales puis balnéaires (Walton, 1983). Mais c'est plus l'importance que va y prendre cette villégiature que son antériorité qui fait son exceptionnalité et qui explique qu'elle va servir de modèle dans le monde entier en étant l'archétype de la station touristique née de l'hivernage. Ainsi Pau fut fréquentée en hiver dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle par les Anglais pour les mêmes raisons que Nice : un climat doux et le panorama exceptionnel d'une chaîne de montagne enneigée. Toutefois, cette localité béarnaise ne constituera pas une référence, tout comme Marseille, autre station pour hivernants à ce moment-là, contrairement à Nice et à la Côte d'Azur qui matérialisent une situation lui donnant une valeur universelle. Le moment de lieu niçois et azuréen tient dans cette économie touristique qui s'organise et qui va produire la première grande ville engendrée pour satisfaire une clientèle touristique internationale. On peut considérer que la mise en place de ce modèle s'est faite progressivement entre l'arrivée des premiers Britanniques dans les années 1760, et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque Stéphen Liégeard publie son livre, *La Côte d'Azur*, en 1887, créant ainsi une appellation qui aura un succès considérable.

#### Moment de lieu

Il s'agit de la « durée plus ou moins précise ou un lieu donné incarne une situation de portée générale dépassant l'enjeu du lieu lui-même ; donc, le moment où le lieu, en raison de l'invention ou de la consolidation d'une pratique ou, plus généralement d'une innovation sociale à dimension spatiale affirmée, a constitué une référence, voire un modèle pour d'autres lieux ».

Equipe MIT, 2005, *Tourismes 2. Moments de lieux*, Paris, Belin, 349 p., p. 341.

Durant cette période de plus d'un siècle, les jeunes Anglais, accompagnés de leur tuteur et qui sillonnaient l'Europe pendant parfois deux ou trois ans dans le cadre du Grand Tour, furent remplacés par des hommes et des femmes plus âgés ou par des familles à la recherche de

<sup>1</sup> Ses valeurs correspondent aux statistiques fournies par l'Observatoire du tourisme de la Côte d'Azur (Touriscope) qui limite cet espace au département des Alpes-Maritimes. On peut noter qu'il n'existe pas une délimitation précise de celle-ci, mais que le littoral oriental varois peut être assimilé à la Côte d'Azur.

repos, les premiers ayant préparé le terrain aux seconds par leurs récits de voyage spécialement. Le loisir se substitua graduellement au voyage de découverte et l'itinérance fit place à la villégiature. Les vertus thérapeutiques prêtées au climat méditerranéen focalisent l'attention sur ses rivages, mais les paysages du comté de Nice, le caractère exotique de sa végétation et de son climat, considéré par la médecine comme bon pour une population anglaise à la santé chancelante, ne suffirent cependant pas à comprendre la naissance et le succès de la ville d'hiver à Nice. D'autres facteurs ont joué. On peut tout d'abord évoquer sa situation frontalière et la présence de la flotte anglaise à Villefranche avec de nombreux officiers. Le coût de la vie plus bas qu'à Londres n'est pas à négliger. Le côté paisible de la ville de Nice, par rapport à Marseille, Aix ou Montpellier rentre aussi en ligne de compte. Le rôle du médecin écossais Tobias Smollett (1721-1771) qui, en famille, s'installe à Nice de 1763 à 1765 et publie en 1766 un récit de voyage connaissant un franc succès, participe également de la valorisation et de la consécration du lieu. Il fait de cette localité une *health place* (Bottaro, 2014). Enfin n'oublions pas la paix, qui débute entre le Royaume-Uni et la France avec le traité de Paris de 1763.

Nice doit sa réputation et son influence à l'ampleur et à la qualité de la ville qui naquit de son tourisme hivernal. En attirant l'élite de son époque, s'y développa une intense vie mondaine et une urbanité qui n'étaient rien de moins que la projection sur le littoral méditerranéen de ce que l'on trouvait à Paris ou à Londres, les capitales du monde à ce moment-là. Les hivernants formaient des colonies et si les Français étaient nombreux, les Britanniques l'étaient également, suivis des Russes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Etatsuniens étaient également présents en hiver, entre Nice et Monte-Carlo. En 1913, le nombre d'hivernants s'élevait à 200 000 à Nice et à 40 000 à Cannes. Les aristocrates russes et les capitaines d'industrie étatsuniens côtoyaient les membres des familles royales européennes et des Français plus mêlés avec des descendants des grandes familles d'ancien régime, la noblesse d'Empire, des grands bourgeois enrichis dans les affaires, des écrivains de renom, voire des universitaires. La qualité et la richesse des personnes qui fréquentaient Nice et la Côte d'Azur se sont traduites dans le paysage par une architecture majestueuse constituée de palaces et de villas, qui étaient en fait de vrais châteaux, en accord avec l'esprit du temps, mais révélant parfois l'excentricité ou les caprices de leur propriété qui dépensaient sans compter, ainsi qu'un goût prononcé pour l'exotisme. Du côté des bâtisses, l'inspiration est puisée dans la Renaissance, avec la villa palladienne, dans l'Antiquité, dans un Moyen Age revisité avec le néogothique, en Orient, avec le style mauresque, voire encore plus loin, avec les quelques constructions d'inspiration néo-moghols. Du côté des jardins, l'exotisme méditerranéen est complété par l'importation de plantes tropicales et de plantes à floraison hivernale : orangers, citronniers et palmiers d'Afrique ou du Moyen-Orient, eucalyptus d'Australie, bougainvillées et yuccas d'Amérique, etc. En remodelant le paysage de cette région selon les goûts d'une classe de loisirs dominante économiquement et intellectuellement, les quartiers neufs de Nice, Cannes, Monaco ou Menton, correspondant à de véritables villes nouvelles, deviennent des modèles pour les lieux d'hivernage et Nice un haut lieu du tourisme mondial.

### **Un lieu d'influences**

Le pouvoir touristique de Nice peut s'apprécier à plusieurs échelles. Nice est d'abord et incontestablement la « capitale » de la Côte d'Azur. Le train l'atteint en 1864 et la connexion des réseaux français et italiens en 1871 accélère la croissance touristique de San Remo, Bordighera ou Ospedaletti tout en élargissant l'influence de Nice au-delà de la frontière, notamment par l'action de la Société foncière lyonnaise, affiliée au Crédit lyonnais, qui achète des terrains et facilite financièrement leur construction sur la Côte d'Azur et en Italie, jusqu'à

San Remo. La croissance de cette partie de la Ligurie est largement due à des capitaux étrangers, spécialement français, ce qui n'est pas le cas au-delà avec Alassio ou La Spezia, elles aussi considérées comme des *winter resorts*. Et si la villégiature hivernale n'est plus au fondement de sa fréquentation, celle-ci a laissé des souvenirs et des aménagements, le plus emblématique étant la promenade des Anglais, une avenue littorale dont le nom évoque d'une manière transparente une pratique de la Belle Epoque et ceux qui sont à son origine. Contrairement à de nombreux lieux valorisés par la puissance publique, fréquentés uniquement par quelques touristes avisés et inconnus du plus grand nombre, la promenade des Anglais est un lieu de passage obligé des touristes venant sur la Côte d'Azur. Des millions de visiteurs la foulent chaque année. Affectueusement appelée « Prom » par les résidents azuréens, ils l'utilisent d'une manière intensive pour la déambulation, les loisirs, les rencontres, les festivités, la baignade... et la commémoration du sanglant attentat du 14 juillet 2016, ce qui en fait aussi un lieu de mémoire.

C'est à l'échelle de l'Europe méditerranéenne et du littoral pontique que l'influence de Nice et de la Côte d'Azur est la plus directe et la plus flagrante. Alors que le tourisme n'en était qu'à ses balbutiements à Nice, la Révolution française et la période napoléonienne réorientent les Anglais vers des contrées sûres, comme la Sicile, sous protection britannique. Par la suite, leurs bases navales et commerciales (Gibraltar, Malte, Corfou, Madère, etc.), deviennent précocement des lieux de villégiature. A peu près au même moment, Hyères, côté français, est très appréciée des riches hivernants (Boyer, 2002). À partir des années 1830-1840, on constate une accélération de la diffusion du tourisme. En Europe, les familles régnautes russes ou austro-hongroises projettent la vie de cour sur leurs propres littoraux en dupliquant à l'échelle nationale le développement touristique international de Nice et de ses environs. Les littoraux criméen, caucasien ou dalmate ont un air de famille avec la Côte d'Azur.

Les élites d'Europe centrale et orientale font le choix de lieux aptes à les accueillir en hiver dans des conditions climatiques contrastant avec les rigueurs du climat viennois ou moscovite. Des contrées aux climats locaux exceptionnels, en raison du relief, sont ainsi mises en valeur. Les Habsbourg d'Autriche jouissent de leurs littoraux istriens, avec Portoroz (Slovénie) et dalmates, avec Opatija (Croatie), qui devient alors un lieu touristique fameux, situé au pied du Carso ou Karst, un haut-plateau des Alpes dinariques qui le protège de la bora, un vent du nord soufflant sur la mer Adriatique violent et glacial en hiver, particulièrement turbulent et fort sur Trieste ou le golfe de Kvarner. La température moyenne du mois de janvier y est de 6° C contre 0° C à Ljubljana, à seulement une centaine de km dans les terres. Cette position d'abri, au pied d'un adret vigoureux dépassant largement les 1 000 m d'altitude, explique la spécificité d'Opatija sur le littoral de l'Adriatique. Il en est de même de Yalta, nichée sur le versant méridional des monts de Crimée, tombant littéralement dans la mer et culminant à plus de 1 500 m d'altitude. Une étroite bande littorale abrite une série de stations touristiques (Foros, Alouchta, Aloupka et bien sûr Yalta) et constitue le lieu de villégiature de l'élite russe puis des hiérarques soviétiques. Bien que parfois soumis à des vagues de froid ce littoral sud-criméen bénéficie d'une singulière douceur hivernale, avec une température moyenne en janvier de 4° C contre 0° C à Simféropol, à seulement une cinquantaine de km mais sur l'autre versant des monts de Crimée, et -6° C à Dnipropetrovsk, 400 km plus au nord. À l'extrémité orientale de la mer Noire, la barrière du Caucase explique la douceur hivernale d'un littoral tourné vers le sud-ouest, puisque la moyenne de janvier de la station de Sotchi est de 6° C, même si, comme à Yalta, les vagues de froid sont possibles. Là encore le contraste est saisissant avec des villes intérieures non abritées, telle Krasnodar, à une centaine de km et dont la moyenne de janvier est de 0° C, à l'instar de Nice dont la moyenne du mois le plus froid est de 6° C supérieure à celle de Turin, à 150 km en ligne droite.

De telles similitudes sur le plan climatique et topographique expliquent leur ressemblance et le rôle de modèle qu'a joué Nice dans l'aménagement de ces stations, nées plusieurs décennies après l'apparition du tourisme niçois. L'imaginaire d'une élite aristocratique et cosmopolite était globalement le même de Londres à Moscou, d'autant que cette classe dominante se côtoyait et avait probablement déjà séjourné à Nice ou rencontré des personnes y ayant séjourné. Nice est un nœud important du réseau que développe à l'échelle continentale ce gotha polyglotte et structuré par une exogamie internationale. Il en résulte une architecture de palaces ou de villas très semblable de la Côte d'Azur au Caucase et un goût pour l'exotisme qui a renforcé l'altérité de ces stations en y acclimatant des espèces tropicales ou subtropicales, comme les plantes grasses, les palmiers, les eucalyptus ou les mimosas. Le visiteur d'aujourd'hui sera surpris par les ressemblances entre Nice et Opatija, celle-ci semblant la duplication de celle-là dans un décor montagneux identique.

À l'échelle mondiale, l'influence de la Côte d'Azur est également évidente, par le canal de la colonisation, puissant moteur de la diffusion planétaire du tourisme. On va assister à une duplication du modèle niçois de la ville d'hiver sous différentes latitudes et à différentes altitudes, par le mimétisme culturel des colons, des expatriés et des élites déracinées. Effectivement lorsque ceux-ci s'installaient, au XIX<sup>e</sup> siècle ou dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, loin de leur pays d'origine, ils développaient des pratiques touristiques calquées sur celles d'Europe. Peu adaptés à la chaleur humide des tropiques, à cette époque-là particulièrement néfaste et dévastatrice, des dizaines de milliers de colons européens avec leur famille vont chercher refuge, au moment de la mousson, dans des lieux de préférence au-dessus de 2 000 m pour être préservés du paludisme. Le principe de ces *hill stations* est le même qu'en Europe sauf que le confort climatique est recherché en montant et non plus en « descendant » vers la Méditerranée. Le parallèle est d'autant plus évident que dans le français des colonies, le mot « hivernage » ne correspond pas à des réalités tropicales, mais désigne la saison des pluies, qui correspond plutôt à l'été dans l'hémisphère nord<sup>2</sup>. La promenade permet de profiter des bienfaits du climat et Nice est une ville conçue pour celle-ci, avec d'abord la terrasse-promenade des Ponchettes, aménagée en 1776, puis la promenade des Anglais, construite de 1822 à 1824. Le Mall de Simla, la plus fameuse des *hill stations* de l'Himalaya, n'est rien d'autre que la réplique de ce que l'on trouve à Nice, mais à plus de 2 000 m d'altitude et au sein du *British Raj*.

L'animation de la vie des hivernants et la concurrence que se livrent les villes d'hiver est un enjeu important. Dans ce domaine, le carnaval de Nice est aussi révélateur de l'influence mondiale de cette ville et de son prestige. Son carnaval est devenu la norme à atteindre pour les plus grandes fêtes carnavalesques du monde quand s'invente le carnaval moderne au XIX<sup>e</sup> siècle (Ferreira, 2014). En effet, dans ses dernières décennies, le carnaval de Nice détrône le carnaval de Paris, modèle de tous les carnivals jusqu'à la Commune et tombé en désuétude ensuite. La touristification et l'embourgeoisement du carnaval de Nice commencent en 1873 avec la création d'un Comité des fêtes et se poursuivent en 1882 par son déplacement de la vieille ville à la ville nouvelle sur la rive droite du Paillon ainsi que par l'apparition des batailles de fleurs, option civilisée des batailles de graines et de confettis antérieures. Nice devient l'archétype du carnaval bourgeois et va servir de modèle pour la bourgeoisie de Rio de Janeiro. Celle-ci reprend l'idée de la bataille des fleurs, pour tenter de civiliser son carnaval et pour le franciser afin de se couper de l'héritage colonial portugais, et crée un comité du carnaval sur le modèle du comité des fêtes de Nice. Dans les années 1930, il décide d'investir dans la fête afin d'attirer des touristes étrangers.

---

<sup>2</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, p. 1726.

L'hivernage prend son essor également en Afrique du Nord. Un Comité d'hivernage d'Algérie est créé en 1887 pendant que des milliers d'Européens séjournent en Egypte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. ce qui en fait une concurrente de la Côte d'Azur, avec de grands hôtels et de véritables stations touristiques qui se multiplient le long du Nil. Héloüan-les-Bains, station thermale et climatique à 25 km au sud du Caire, où hivernent des curistes à partir des années 1870, est un bon exemple de cet intérêt. Outre-Atlantique, l'hivernage est aussi pratiqué par une élite qui suit la tendance européenne et cherche à échapper aux rigueurs des hivers du Nord-Est. Il ne faut pas oublier que les échanges étaient particulièrement intenses entre les deux rives de l'Atlantique et que les idées circulaient très vite entre l'Europe et l'Amérique du Nord. Par ailleurs, les plus fortunés des Étatsuniens venaient passer l'hiver sur la Côte d'Azur. L'immigration en direction de Los Angeles dès les années 1870 est liée aux qualités vantées de son atmosphère et de son climat hivernal expliquant l'ouverture en 1888 du plus grand *resort* de l'époque à San Diego, l'*Hotel del Coronado*. La Floride devient un lieu majeur d'hivernage pour les Étatsuniens du nord-est à partir des années 1880 sous l'impulsion des hommes d'affaires Henry Plant et Henry Flagler. La mise en tourisme du littoral de Palm Beach à Miami est liée à ce dernier qui fait de Palm Beach une station d'hiver en 1890 et de Miami à la toute fin de ce siècle. Il renforce l'importance de St Augustine avec l'ouverture en 1887 de l'*Hotel Ponce de Leon*, de style renaissance espagnole et de 450 chambres. Il bâtit à Palm Beach le *Royal Poincinia Hotel*, qui totalise 500 chambres à son ouverture en 1894. Flagler fait référence à Nice et à la Côte d'Azur en nommant la côte est de Floride « American Riviera » pour faire venir les riches Étatsuniens qui ont l'habitude d'aller l'hiver sur la Côte d'Azur. Ce n'est pas un hasard si les architectes John Carrère et Thomas Hastings, qui ont dessiné les hôtels *Ponce de Leon* et *Alcazar* de St Augustine (Braden, 2002, p. 148), intitulèrent leur ouvrage *Florida, the American Riviera* (1887), car ils avaient fait leurs études à l'École des Beaux-Arts à Paris et connaissaient sûrement Nice et la Côte d'Azur. À l'ouest de la péninsule c'est Plant qui développe des stations climatiques à partir des lignes de chemin de fer et des hôtels qu'il construit. Le *Tampa Bay Hotel* de style néo-mauresque compte 511 chambres. Ce n'est pas un hasard si à plusieurs milliers de km de distance on construit simultanément des hôtels de jauge équivalente (l'*Excelsior Régina Palace* ouvre en 1897 à Nice avec ses 400 chambres) et de style tout aussi éclectique et exotique. Miami, avec l'ouverture du *Royal Palm*, devient rapidement une station pour hivernants très aisés et il est intéressant de remarquer qu'elle se compare très vite aux « *famous resorts of Southern Europe* ». En empêchant les riches Étatsuniens de se rendre sur la Côte d'Azur en hiver, la Première Guerre mondiale est une aubaine pour Miami, qui se veut donc être la Côte d'Azur américaine.

Cela nous amène à réfléchir à la notion de « riviera » qui est en bonne place dans la géographie classique du tourisme. À l'origine, ce mot correspond au littoral du golfe de Gênes, avec la Riviera du Levant et la Riviera du Ponant. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Anglais imposent ce terme pour qualifier le littoral de part et d'autre de Nice. La Riviera devient une destination paradisiaque dont l'aura est si forte que le mot devient le terme générique pour désigner un littoral touristique séduisant, accidenté, abrité et aux hivers doux. Le mot est dans plusieurs dictionnaires de la géographie. Dans le très classique *Dictionnaire de la géographie* de Pierre George (1974) il est défini comme tel : « Nom commun issu du nom géographique des rivages italiens du golfe de Gênes et désignant une côte abritée des intempéries propres aux cultures délicates et au tourisme. » Dans le dictionnaire dirigé par Roger Brunet *Les Mots de la géographie* (1992), il s'agit d'un « type de côte touristique dominée par la résidence riche, densément occupée, avec un relief accusé, de nombreux caps et baies, un climat considéré comme "enchanteur" ». À l'instar de certains sites, qui ont donné leur nom à une

culture, la Riviera a donc donné son nom sur le plan scientifique à une forme d'organisation spatiale touristique ce qui prouve son importance et sa valeur exemplaire.

Dès leur naissance, les littoraux touristiques autour d'Opatija, Yalta et Sotchi ont été respectivement qualifiés de « Riviera autrichienne », de « Riviera criméenne » et de « Riviera caucasienne » en référence à la Riviera franco-italienne. C'est une preuve supplémentaire qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, Nice et sa région deviennent une référence et un modèle. Elles sont emblématiques d'un moment particulier de l'histoire occidentale, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la Première Guerre mondiale, quand une élite s'est déplacée massivement en hiver pour son confort, à la recherche d'abris climatiques exceptionnels, qu'ils ont urbanisé et tropicalisé. La création du surnom géographique « Côte d'Azur » par Stefan Liégeard en 1887, lance la mode de ce genre de dénomination avec « Côte d'Émeraude » inventé en 1894, « Côte Fleurie » en 1903, « Côte d'Argent » en 1905, « Côte d'Opale » en 1911, etc. Toutefois « Côte d'Azur » ne s'exportera pas, car l'appellation est trop française et pas assez exotique. Elle est incapable de rivaliser avec le mot « Riviera » bien plus évocateur et exotique, éclairant sa diffusion planétaire. Hors des territoires francophones, la Riviera est donc associée à la Côte d'Azur, même si on la qualifie parfois de « French Riviera ». Cet accaparement explique l'apparition du côté figure de la « Riviera dei Fiori » ou de la « Riviera delle Palme ».

L'analyse des emprunts toponymiques nous permet ainsi de prolonger notre réflexion sur l'influence niçoise et azurée dans le champ touristique, parce qu'il démontre d'abord la prégnance de certains lieux, considérés comme des modèles, mais également des proximités culturelles et politiques, comme le prouve la diffusion des stations balnéaires baptisées « Brighton », qui se calque sur les colonies de peuplement britanniques. Les lieux emblématiques sont souvent pris comme référent par d'autres dans un but de communication. Le toponyme singulier devient ainsi générique, à l'instar de Saint-Tropez, qui se décline en une multitude de Saint-Tropez à travers le monde, comme Buzios, le « Saint-Tropez brésilien », Portofino le « Saint-Tropez italien » ou Marbella le « Saint-Tropez espagnol ». L'île de Hvar (Croatie) après avoir été la « Madère de l'Adriatique » à la Belle Époque, est devenue ces dernières décennies la « Saint-Tropez croate ». Comme « capitale » de la Côte d'Azur, Nice va être admirée. On va essayer de calquer son développement, à l'instar de la compagnie ferroviaire autrichienne Südbahngesellschaft, qui gère la liaison de Vienne aux États italiens et à l'Adriatique et qui, à partir de 1880, veut faire d'Opatija (Croatie) un « autre Nice ». Les Soviétiques présentaient volontiers Yalta comme la « Krassnaya Nizza » et le prince d'Oldenburg fait de Gagra (Abkhazie) le « nouveau Nice » à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sur un plan commercial, de nombreuses destinations se sont servies de la Côte d'Azur pour faire leur promotion, démontrant le rôle de référence et de modèle de cet espace. La « Riviera anglaise », dans le sud-ouest de l'Angleterre (Devon) a choisi un palmier dans son logo pour vanter la douceur de son climat. Une des premières à avoir utilisé le toponyme est Malibu en Californie qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, est dépeinte comme l'« *American Riviera* » et qui en usera pour faire sa publicité, tout comme par la suite de très nombreux littoraux accidentés et ensoleillés qui ont été mis plus ou moins récemment en tourisme, tels la Riviera vaudoise, la Costa Brava, la Costa del Sol, la Californie autour de Santa Barbara, le littoral du Yucatan (la « Riviera maya »), la côte sud-ouest de la Turquie, la côte égyptienne du golfe d'Aqaba. On trouve même une « Riviera lettone », autour de la station de Jurmala, au bord de la Baltique sur une côte basse et plutôt ingrate sur le plan climatique. Au total, on peut en recenser une trentaine. Parmi les dernières, relevons la nouvelle marque « Aix-les-Bains, riviera des Alpes », qui associe les alentours du lac du Bourget au chic et au balnéaire.

## La nouvelle Côte d'Azur

Après la Première Guerre mondiale, Nice perd de son attrait. La Côte d'Azur n'est plus une référence et un modèle. Elle prend le train en marche des bains de mer et du soleil, innovation venue des Etats-Unis, d'Hawaï et de la Floride plus précisément (Equipe MIT, 2011). La combinaison de l'eau chaude et du bronzage va aboutir à une inversion des saisonnalités en Méditerranée. Les stations touristiques azuréennes doivent répondre à cette révolution des pratiques, avec le bain hédonique, et d'esthétique, avec le bronzage. Par exemple, la Société des bains de mer (SBM) en principauté de Monaco ouvre le Monte-Carlo Beach en 1928. Nice n'est plus au centre de la Côte d'Azur, bien que restant le principal lieu d'hébergement.

Le foyer d'innovation s'est déplacé vers l'ouest et se trouve à Cannes et Juan-les-Pins. Ce sont les lieux qui sont devenus à la mode, car c'est ici que la Méditerranée estivale est inventée par une bourgeoisie étatsunienne à partir de 1923 alors que les Britanniques demeurent des hivernants. Cet été-là, les Murphy (qui vont servir de modèle à Scott Fitzgerald dans son roman *Tendre est la nuit*) persuadent Antoine Sella de ne pas fermer le *Grand Hôtel du Cap* (aujourd'hui *Eden Roc*) à Antibes. Leur maison voit passer Scott Fitzgerald, John Dos Passos ou Coco Chanel. Picasso les rejoint, avec d'autres visiteurs comme Serge de Diaghilev, le comte et la comtesse de Beaumont, Gertrud Stein, etc. À la fin de l'été, les Murphy achètent une maison au cap d'Antibes. À partir de ce moment-là, la Côte d'Azur va commencer à devenir un lieu à la mode l'été. Les Étatsuniens créent une station nouvelle qu'ils baptisent Juan-les-Pins et qui est centrée sur la villégiature estivale et balnéaire. Le principal promoteur de la station est Franck Jay Gould, magnat des chemins de fer. Juan-les-Pins matérialise le basculement du frais vers le chaud, de l'ombre vers la lumière, du pâle vers le hâlé. L'ambiance est décontractée, festive, avant-gardiste. Les artistes et écrivains remplacent les têtes couronnées. Nice et toute la Côte d'Azur suivent Juan-les-Pins. En 1931, la fréquentation d'août dépasse celle de février (Bottaro, 2013). La même année les hôteliers décident que les hôtels seront ouverts toute l'année. En 1933 la ville de Nice publie un dépliant qui vante les attractions de Nice l'été. Le relais sera pris à la fin des années 1950 par Saint-Tropez, qui innove en devenant le lieu des vedettes du spectacle et le lieu où l'on se donne à voir, au même moment où Monaco construit sa réputation sur les mêmes mécanismes.

Une nouvelle Côte d'Azur émerge à partir des années 1950, après la période de transition de l'entre-deux-guerres. En quelques décennies, le système touristique s'est totalement transformé par un changement d'acteurs et de pratiques, avec l'inversion de la saisonnalité, le déclin de l'aristocratie, la démocratisation des vacances ou la concurrence accrue et à l'échelle planétaire d'autres destinations avec la mondialisation progressive du tourisme. Le tiers de son offre hôtelière disparaît, soit 500 établissements et plus de 10 000 chambres dans les Alpes-Maritimes. Le quartier de Cimiez à Nice est considéré comme le « cimetière des hôtels ». Leur conversion immobilière est de très grande ampleur entre 1941 et 1949 avec leur transformation en appartements. Le mouvement avait toutefois débuté la décennie précédente, à l'instar de l'*Excelsior Régina Palace*, à Nice, reconverti en immeubles d'habitations ou du *Parc Impérial*, transformé en lycée. De nombreux établissements sont victimes des faits de guerre, spécialement à Menton, très touchée par les pillages durant l'occupation italienne, après avoir été concernée à partir de 1933 par la stérilisation de certains périmètres en raison de la construction de la ligne Maginot. Dans l'après-guerre, l'offre hôtelière est insuffisante pour répondre à la nouvelle demande touristique et l'hôtellerie de plein-air va provisoirement prendre de l'ampleur avant de refluer face à la pression de l'urbanisation. Malgré ces vicissitudes, la Côte d'Azur est non seulement restée très touristique mais sa fréquentation a



également fortement progressé, passant de 320 000 touristes en 1925 à 1 million en 1956, 8 millions en 1985 et 11 millions aujourd'hui.

### **Marina-Baie-des-Anges, emblème contemporain de la Côte d'Azur**

Situé sur la commune de Villeneuve-Loubet, l'opération immobilière de Marina-Baie-des-Anges s'est étirée sur plus d'un quart de siècle, puisque le premier projet remonte à 1964, alors que le chantier a débuté en 1969 pour s'achever en 1993. Les architectes Minangoy, Néron et Marot ont conçu, sur 16 hectares, quatre bâtiments pyramidaux tout en courbes, culminant à 70 mètres, ainsi qu'une marina de 600 anneaux avec des commerces et restaurants le long d'une promenade. L'ensemble totalise 1 600 appartements et peut accueillir 6 000 personnes, mais ne compte que 200 habitants permanents, puisque dominant les résidences touristiques et les locations à la semaine. Particulièrement remarquable dans le paysage par son gigantisme et son avant-gardisme, Marina-Baie-des-Anges eut de nombreux contempteurs dans les années 1970 et fit couler beaucoup d'encre. La photographie de son chantier est en couverture du livre de R. Richard et C. Bartoli, *La Côte d'Azur assassinée ?* (Roudil, 1971) qui dénonce l'urbanisation de cette région. Classé patrimoine architectural du XX<sup>e</sup> siècle en 2001, le complexe se visite désormais et a de nombreux admirateurs.

Photographie © J.-Ch. Gay, 2008

La première raison de sa résilience tient dans la grande plasticité de la Côte d'Azur face aux mutations du monde et des pratiques touristiques. Elle a aussi eu la chance de ne pas connaître de grosses turbulences géopolitiques, contrairement aux autres rivieras méditerranéennes qui ont été prises dans des bouleversements frontaliers ou qui se sont retrouvées de l'autre côté du Rideau de fer, avec un patrimoine détérioré ou détruit. Par exemple Opatija a été successivement, et en moins de 100 ans, austro-hongroise, italienne, yougoslave et enfin croate. Nice et la Côte d'Azur sont aussi restées touristiques parce que le littoral méditerranéen a su capter plusieurs nouvelles pratiques au fil du temps. On passe ainsi sur la Côte d'Azur du climatisme aux bains de mer chauds et au bronzage sans grands aménagements. La pérennité touristique azurée est également due au fait que ce lieu se situe dans un des pays les plus riches du monde, dans l'espace de plus forte concentration de richesse au monde : l'Europe du Nord-Ouest. Cette proximité aux grands foyers émetteurs de touristes, qui s'est renforcée avec l'évolution des moyens de transport, lui assure une aire de chalandise exceptionnelle et la sécurité du marché national, dans un contexte de forte progression des taux de départ en vacances (20 % en 1950, 45 % en 1969, 65 % en 2004 pour la France).

L'économie résidentielle est venue compléter l'activité touristique et constitue le second pilier de la fonction d'accueil. En France, dès les années 1920, les classes aisées se retirent dans des villes d'eaux (Vichy, Pau) ou de plaisance, comme Biarritz ou Nice. Le rôle de la décolonisation entre 1954 et 1962 dans le développement de la Côte d'Azur est fondamental, avec le retour des colons et des fonctionnaires d'Indochine, d'Afrique noire et d'Afrique du Nord. À un premier flux de personnes aisées venant s'ajouter à la bourgeoisie locale et qui déposent des permis de construire en prévision de leur retour en Métropole (Steve, 2005), se rajoute un second flux beaucoup plus massif et socialement plus hétérogène correspondant à l'arrivée des Pieds-Noirs d'Algérie en 1962 (Castela, 2002, p. 428). Il provoque un boom du BTP et du commerce. Cette économie résidentielle est le facteur déterminant de la croissance démographique de la Côte d'Azur après la Seconde Guerre mondiale (+ 70 % entre 1962 et 1999) et elle est intimement liée au tourisme par les aménités touristiques (climat, animation,

infrastructures...) très appréciées des personnes âgées. Dans une étude remontant aux années 1980, Françoise Cribier (1984) montrait que le choix d'une station touristique littorale pour prendre sa retraite tenait surtout dans l'équipement commercial et de services, le marché immobilier ou le désir de recevoir sa famille durant les vacances. La tradition d'accueil constitue un facteur important de choix de résidence. Cette vocation d'hospitalité et de cosmopolitisme est confirmée par l'arrivée de milliers d'intellectuels fuyant l'Allemagne nazie dans les années 1930.

Les industries de haute technologie qui apparaissent avec les installations d'IBM à La Gaude et de Texas Instruments à Villeneuve-Loubet en 1962, puis la création de la technopole de Sophia-Antipolis, en 1969, découlent également du tourisme par les équipements qu'il a générés et par l'image de marque qu'il a donnée à cette région. Aujourd'hui celle-ci compte plus de 36 000 emplois. La qualité du cadre de vie et de ces équipements favorise toujours l'attractivité du lieu auprès des professionnels de haut niveau. Le tourisme, activité à l'origine de cette dynamique, est progressivement rattrapé par d'autres, qu'ils s'agissent de l'industrie de pointe, du BTP ou du commerce ou des services liés à la population résidente. Le tourisme ne concentre plus que 16 % de l'emploi total et, avec les emplois indirects, c'est environ un tiers des actifs des Alpes-Maritimes qui lui doit sa situation. Cette dynamique contemporaine a donné naissance à une des rares conurbations touristiques dans le monde, qui dépasse le million d'habitants dans sa partie française et monégasque, à laquelle il faut rajouter une partie de la Riviera du Ponant, jusqu'à San Remo, soit encore 100 000 habitants approximativement.

Cette urbanisation a rempli les espaces littoraux entre les stations touristiques initiales et s'est répandue vers l'intérieur. Elle laisse apparaître de fortes disparités. Le tourisme est toujours en bord de mer. Les caps d'Antibes ou Martin et Saint-Jean-Cap-Ferrat ont su rester des quartiers élitistes, aux demeures prestigieuses, espacées et habitées quelques semaines par an par leurs richissimes propriétaires. Les collines ayant vue sur la mer se sont couvertes d'immeubles de standing constitués de résidences secondaires ou occupés à l'année par des actifs et des retraités aisés. Quant aux masses laborieuses, on les retrouve dans les vallées et dans des grands ensembles au milieu de zones industrielles et commerciales, de voies rapides, etc. Ainsi se présente aujourd'hui la Côte d'Azur, avec sa façade littorale éblouissante et une zone en retrait où on retrouve la même ségrégation résidentielle que dans nombre de villes européennes et les mêmes problèmes de chômage, de précarité et de délinquance. D'ailleurs, plusieurs quartiers prioritaires sont localisés à Nice-Ouest et dans la vallée du Paillon. La difficulté croissante qu'ont les actifs à se loger est un autre problème auquel doit faire face la Côte d'Azur. La forte demande internationale a provoqué une augmentation des prix et une pénurie immobilière, expliquant le développement de localités de plus en plus éloignées du littoral comme Carros, dans la vallée du Var et à une vingtaine de kilomètres de Nice, dont la population est passée de 960 habitants en 1968 à 11 700 en 2013.

Le caractère fortement urbain de la Côte d'Azur a permis au tourisme de résister au passage du temps. En effet, il s'y est produit une accumulation de divers types de capitaux proprement métropolitains qui ont aidé son adaptation aux changements économiques et sociétaux, une souplesse qui est la meilleure façon pour les lieux touristiques de durer. Outre le capital économique, on peut également noter :

- un capital symbolique, reposant sur une réputation planétaire ;
- un capital artistique lié à l'installation d'artistes expliquant la présence de musées majeurs, puisque la Côte d'Azur est la deuxième concentration muséale en France après Paris (fondation Maeght, musée Picasso, musée national Chagall, musée Matisse, musée d'art

moderne et d'art contemporain de Nice...), l'organisation de grandes manifestations culturelles (festival de Cannes, festival de jazz de Juan-les-Pins, printemps des arts de Monte-Carlo...);

- un capital culturel immatériel, tels le carnaval de Nice et la fête des Citrons de Menton ;
- un capital architectural riche et éclectique constitué d'un patrimoine hôtelier de grandes valeurs, d'immeubles et de villas aux styles variés, de lieux de culte et de cimetières... ;
- un capital diplomatique reposant sur le cosmopolitisme des colonies étrangères hivernantes, sur la tolérance religieuse et politique à l'ère de la montée des nationalismes ;
- un capital professionnel, avec le savoir-faire dans les métiers du tourisme et de l'accueil ;
- un capital technologique, en raison d'innovations techniques précoces. Nice joue un rôle déterminant dans le développement de l'industrie automobile et des sports mécaniques. L'Automobile-Club de Nice (ACN), premier automobile-club régional du monde, est fondé en 1896. Cette précocité s'explique par la présence des plus grandes fortunes de la planète en hiver, qui vont très tôt se doter d'un véhicule. Emil Jellinek (1853-1918), fondateur de la marque Mercedes, y réside longtemps.

Des éléments formellement urbains sont devenus des ressorts importants de son animation, comme les grands hôtels ou les anciens palaces ou les églises, la Croisette ou la promenade des Anglais, les musées, les équipements culturels, les grands événements, les casinos ou les centres de congrès ou les grands magasins. Il y a une forme de mise en abyme du tourisme. C'est l'héritage de la Belle Époque qui constitue un des ressorts de son attraction actuelle, certains sites attirant par le patrimoine laissé par un système touristique antérieur. Toutefois, la Côte d'Azur n'est pas déconnectée de son environnement comme le sont les grandes métropoles touristiques, où le cadre biophysique et les saisons n'ont que peu d'importance. On a à faire ici à une forme mixte entre celle de la métropole touristique et celle de la station balnéaire. D'une part sa fréquentation relève encore du balnéaire, avec toujours une large prédominance de l'été pour la présence des visiteurs par l'accroissement du volume d'arrivées de touristes et l'allongement de la durée de leurs séjours durant cette saison. D'autre part, le nombre de nuitées annuelles, qui stagne depuis 30 ans à 70 millions alors que la fréquentation a augmenté de 8 à 11 millions, démontre la réduction de la durée de séjour et le fait que la Côte d'Azur est devenue aussi une destination de courts séjours à l'instar des grandes métropoles, notamment grâce aux compagnies aériennes à bas coûts qui représentent plus de 40 % du trafic, de l'aéroport Nice-Côte d'Azur, de loin le premier aéroport provincial avec plus de 12,4 millions de passagers en 2016. Il faut remarquer pour terminer l'internationalisation pérenne de cette destination avec une fréquentation étrangère qui représentait, en 2015, 48 % des séjours et 51 % des nuitées.

## **Conclusion**

Nous concluons notre analyse par une périodisation du tourisme azuréen en réfléchissant aux différents types d'acteurs endogènes et exogènes qui ont produit plusieurs Côte d'Azur, car l'actuelle est bien différente de celle de Liégeard, elle-même différente de la Côte d'Azur d'avant son invention, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous avons donc mis en regard les résidents permanents du lieu, pour qui la Côte d'Azur est leur territoire quotidien, donc qui y vivent ou qui y travaillent, et les résidents temporaires, pour qui la Côte d'Azur est hors de leur quotidien, qui la visitent ou/et qui n'y séjournent que temporairement. Notons que cette distinction n'est pas parfaitement pertinente, car la multirésidentialité d'une partie minoritaire des acteurs leur donne un statut équivoque. Les six périodes que nous avons définies sont circonscrites par cinq bornes temporelles. La première est le séjour de Smollett à Nice. La deuxième correspond au rattachement du comté de Nice à la France (1860) et à l'arrivée du

train à Nice (1864). La troisième correspond au début de la Première Guerre mondiale (1914) qui marque la fin d'un monde. La quatrième est plus floue et s'étale sur une dizaine d'années avec l'expansion urbaine à partir de 1955, l'arrivée des rapatriés en 1962, l'ouverture du palais des expositions de Nice en 1964, la naissance de l'université de Nice en 1965 ou la création de Sophia Antipolis en 1969. L'émergence des compagnies aériennes à bas coûts et son expansion à partir de la fin des années 1990 inscrit la Côte d'Azur dans un nouveau système de mobilités, comme le chemin de fer l'avait fait presque un siècle et demi plus tôt.

**Tableau Périodisation et acteurs du tourisme des Côte d'Azur**

| Périodes      | Acteurs endogènes   | Acteurs exogènes   |
|---------------|---|--|
| Jusqu'en 1765 | Commerçants, pêcheurs, fonctionnaires, militaires   | Visiteurs dans le cadre du Grand Tour  |
| 1765-1860     | Résidents permanents précédents + médecins, domestiques, hôteliers, etc.  | Hivernants aristocrates et grands bourgeois anglais, français, russes.                                   |
| 1860-1914     | Résidents permanents précédents + musiciens, artisans, floriculteurs, cochers, manœuvres, émigrés italiens et/ou montagnards, travailleurs saisonniers... | Colonies d'hivernants aristocrates et grands bourgeois + vacanciers bourgeois séjournant moins longtemps |
| 1914-1955     | Résidents permanents précédents + retraités, réfugiés   | Estivants bourgeois remplaçant progressivement les hivernants  |
| 1955-2000     | Résidents permanents précédents + rapatriés d'Algérie, Français et étrangers actifs néo-résidents, étudiants, résidents secondaires                       | Vacanciers à l'ère des congés payés, touristes de passage, congressistes, excursionnistes                |
| Depuis 2000   | Résidents permanentes précédents + travailleurs frontaliers travaillant à Monaco, multirésidents  | Vacanciers, congressistes, touristes en court séjour, croisiéristes, excursionnistes                     |

Source : élaboration personnelle

On constate qu'à partir de 1765 les migrations définitives sont largement liées au tourisme par les emplois créés, souvent saisonniers au départ. À la Belle Epoque, la Côte d'Azur est un centre d'embauche et l'immigration s'accélère. Par la suite on a à la fois une resaisonnalisation (de l'hiver à l'été) puis une désaisonnalisation à partir des années 1960 avec les touristes en court séjour et les congressistes, une désynchronisation des flux, une diversification de la durée des séjours, une diversification des modes d'accès, une diversification des mobiles (de l'hivernage au shopping) et une diversification de l'origine des touristes et visiteurs. La nouvelle Côte d'Azur est bien plus difficile à saisir que l'ancienne et demandera un gros travail de réflexion théorique pour bien la comprendre. La convergence entre la conurbation touristique qui se métropolise et les métropoles qui se touristifient doit être questionnée.

## Bibliographie

- Bertho Lavenir C., 1999, *La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 438 p.
- Bottaro A., 2013, *Trois siècles de tourisme dans les Alpes-Maritimes*, Milan, SivanaEditoriale, 213 p.
- Bottaro A., 2014, « La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur », *In Situ*, n° 24 [en ligne].
- Boyer M., 2002, *L'Invention de la Côte d'Azur. L'hiver dans le Midi*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 379 p.
- Braden S. R., 2002, *The Architecture of Leisure. The Florida Resorts Hotels of Henry Flagler and Henry Plant*, Gainesville, University Press of Florida, 395 p.
- Castela P., 2002, *Nice, une capitale historique*, Nice, Gilletta, 567 p.
- Corbin A., 1988, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, Aubier, 411 p.
- Cribier F., 1984, « La retraite au bord de la mer. La fonction d'accueil des retraités des villes touristiques », *Bulletin de l'association de géographes français*, n° 501, p. 133-139.
- Equipe MIT, 2011, *Tourismes 3. La révolution durable*, Paris, Belin, 332 p.
- Ferreira F., 2014, *L'Invention du carnaval au XIX<sup>e</sup> siècle. Paris, Nice, Rio de Janeiro*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 276 p.
- Jennings E. T., 2011, *A la Cure, les coloniaux ! Thermalisme, climatisme et colonisation française 1830-1962*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 254 p.
- Löfgren O., 1999, *On Holiday. A History of Vacationing*, Berkeley-Los Angeles-New York, University of California Press, 320 p.
- Observatoire du tourisme de la Côte d'Azur, documents divers (<http://www.cotedazur-touriscope.com>).
- Steve M., 2005, *L'Architecture à Nice de 1940 à 1965*, Nice, Serre, 135 p.
- Towner J., 1996, *An Historical Geography of Recreation and Tourism in the Western World 1540-1940*, Chichester, Wiley, 312 p.
- Walton J., 1983, *The English Seaside Resort: A Social History 1750-1914*, Leicester University Press, 265 p.